



Charles Gadbois

1937 - 2019

Notre collègue Charles Gadbois nous a quittés le jeudi 18 juillet 2019.

Membre d'honneur de la SELF depuis 2007, il a développé une longue carrière au CNRS sur plusieurs thématiques dont le travail à l'hôpital et le travail posté. Il a eu le souci constant de rester sur cette crête étroite qui était de garder un lien fort avec les problèmes du terrain, avec la demande sociale, tout en maintenant une problématique théorique qui contribue à l'avancée des connaissances générales concernant les thématiques qu'il a explorées.

C'est avec peine que j'ai appris le décès de Charles Gadbois que je connaissais comme ergonome actif. Il faisait partie des collègues que je rencontrais souvent avec plaisir au 41 de la rue Gay Lussac. Je conserve le souvenir d'un homme aimable et bien disposé. Je m'associe aux hommages qui lui sont rendus.

Hugues Monod, Professeur émérite, CHU Pitié Salpêtrière

J'ai connu Charles dans les années 1990 à l'occasion d'une opération à grande échelle, « La preuve par cent », qui a consisté à former des équipes syndicales de 100 établissements hospitaliers à l'approche ergonomique. Il a été le conseiller scientifique de cette action et j'ai pu apprécier à cette époque l'homme bienveillant, rigoureux et souriant. Il a beaucoup aidé et soutenu les travaux réalisés par l'INPACT et, encore récemment, j'ai eu à consulter un de ses nombreux articles sur les horaires atypiques. Je garderai un souvenir très heureux des moments passés ensemble. L'annonce de son décès est en cela bien triste.

Philippe Négroni, membre du Conseil d'Administration de la SELF

La Psychologie sociale et l'Ergonomie viennent de perdre un chercheur engagé. Directeur de recherche au CNRS, Charles a œuvré avec une parfaite constance pour faire reconnaître les contraintes et enjeux des conditions de travail notamment au sein de l'APHP. Doté d'une grande culture, opiniâtre et courageux, Charles cachait derrière une certaine discrétion une grande gentillesse et une totale disponibilité qui facilitaient grandement le travail en commun.

Apparemment Charles n'avait rien d'un baroudeur... Je me souviens pourtant de l'avoir déposé, avec Geneviève son épouse, à la gare routière de Niagara où ils attendaient un hypothétique bus qui les conduirait aux États-Unis dans la nuit, leur permettant ainsi de regagner New York où ils séjournèrent à l'occasion d'un échange d'appartements. Cette anecdote n'est pas unique. Rien, et surtout pas la nécessité d'une dialyse, ne lui interdisait de poursuivre ses activités culturelles ou scientifiques. Vérone, Edimbourg, Varsovie et autres ont accueilli ses exposés sur le travail en équipes successives dont il a été un spécialiste estimé.

Avec sa disparition, je perds un coéquipier de talent mais surtout un ami du 41 rue Gay Lussac.

Yvon Queinnec, Professeur émérite, Université Toulouse Le Mirail

Aux environs de 1960, Charles Gadbois et moi étions sur les mêmes bancs de l'Institut de Psychologie pour préparer les diplômes de psychologie industrielle et de psychologie sociale mais nous l'avons découvert bien plus tard. Nous avons fait connaissance en 1969. Charles était déjà là, débutant sa carrière au CNRS, quand j'ai intégré le Laboratoire de Psychologie du Travail de l'EPHE dirigé par Jacques Leplat depuis 1966.

Il travaillait sur la formation des infirmières et déjà soulignait le conflit, qui s'est largement amplifié depuis, entre l'importance qu'avaient pour elles les relations avec les patients et les exigences d'un travail technique au rendement.

Reliant le travail professionnel et le travail domestique, il soulignait déjà la double « charge de travail des femmes », notion qui a fait curieusement l'objet d'une découverte et d'un scoop journalistique pendant l'été... 2018.

En marge de l'orientation cognitiviste des autres membres du laboratoire, il a développé avec constance sa ligne de recherches – actions sur les conditions de travail, dans une perspective de psychologie sociale, compatible avec l'analyse ergonomique du travail. L'envoi et le retour des questionnaires étaient toujours, au labo, une source d'angoisse, gage de la viabilité de la recherche. Ce qui l'intéressait était finalement le vécu du travail, ses exigences, ses difficultés et aussi les symptômes infra-pathologiques que pouvaient entraîner les conditions de travail.

Ses deux grands thèmes de recherches, le travail hospitalier et les horaires postés, lui ont permis d'aborder de nombreux métiers. Je me souviens en particulier du remarquable duo professionnel qu'il formait avec Sophie Prunier-Poulmaire, à propos des horaires postés chez les douaniers. Peut-être leur ont-ils évité une uniformisation administrative des horaires, peu compatible avec les exigences de tâches complètement différentes. Puis ce fut les caissières...

Mais il y a eu d'autres terrains... Charles a d'ailleurs raconté son itinéraire scientifique dans l'entretien qu'il avait accordé à la Commission histoire de la SELF. Par ses activités, Charles a su développer de solides liens scientifiques et amicaux à l'extérieur du Laboratoire. Je pense entre autres à Robert Villatte, Yvon Queinnec, l'équipe Laville - Teiger. Charles Gadbois a toujours su résister aux querelles d'orientations scientifiques et politiques qui ont pu émailler la vie du laboratoire et y jouer un rôle modérateur, gardant toujours son calme, ses opinions et sa ligne de conduite. Lors du départ à la retraite de Jacques Leplat, (il était alors Directeur de Recherches au CNRS) nous avons collaboré de notre mieux pour faciliter l'arrivée d'Antoine Laville et la transformation du Labo en « Laboratoire d'ergonomie physiologique et cognitive » et maintenir aussi longtemps que possible l'activité du Laboratoire EPHE. Mais, plus tard, à notre grand regret, nous n'avons pu empêcher le départ du labo à Toulouse.

Au-delà de notre retraite, arrivée simultanément à 3 mois près, nous nous sommes retrouvés dans le cadre du CNAM pour animer avec Régis Ouvrier-Bonnaz, le Groupe de Recherches Sur l'Histoire du travail et de l'Orientation (Greshto) pour perpétuer la mémoire de ce lieu historique pour la psychologie qu'est le 41 Rue Gay-Lussac. Charles a continué cette activité jusqu'en 2017 quand sa santé l'a empêché de poursuivre.

Cinquante ans ont passé, où nous nous sommes rencontrés presque quotidiennement, suivant nos vies professionnelles et familiales avec amitié et affection...

Annie Weill-Fassina, Maître de conférences, Laboratoire de Psychologie du Travail (EPHE), Membre associé au CNAM. Greshto.

C'est d'abord dans le contexte de la vie syndicale que j'ai connu Charles Gadbois au début de ma vie de chercheur au CNRS, au SNCS (Syndicat National des Chercheurs Scientifiques, alors à la FEN comme le SNESup, et plus tard à la FSU), vie syndicale fortement marquée par les événements de 1968 (je suis entrée au CNRS en 1966, Charles en 1968 après un travail sous contrat avec Claude Lévy-Leboyer, alors chercheur au CNRS, sur les procédures de recrutement à l'entrée des écoles d'infirmières).

Nous n'avions pas d'interaction sur nos thèmes de recherche : Charles était un chercheur de terrain, enquêtant sur des problèmes que rencontrait la profession infirmière, dans le contexte du Laboratoire de psychologie du travail (laboratoire de l'EPHE, Équipe de Recherche Associée au CNRS – ERA CNRS) développé par Jacques Leplat à partir de 1967. Je faisais partie du Laboratoire d'étude des processus cognitifs et du langage, dirigé par François Bresson, dans une orientation piagétienne sur le développement de l'enfant. Mais nous participions à la vie syndicale au sein d'un "comité de liaison" du SNCS qui rassemblait les chercheurs de psychologie du CNRS (d'ailleurs, à l'époque, tous les Maîtres et Directeurs de recherche CNRS y étaient syndiqués).

Dans ce cadre, se posait une question qui a largement divisé les chercheurs, y compris les syndicalistes, pas seulement en 1968 : quelle devait être la place de la psychologie au CNRS ? devait-elle dépendre institutionnellement des Sciences de la vie ou des Sciences de l'homme et de la société ? Une autre question divisait aussi le syndicalisme : devait-on lier l'intervention sur la situation professionnelle des chercheurs à la discussion des orientations de recherche elles-mêmes. Sur ces deux points, nous nous sommes rencontrés avec Charles pour militer pour que la place de la psychologie en SHS soit reconnue et pour que le syndicat intervienne sur les orientations de la recherche.

Il me semble que la position syndicale de Charles Gadbois était tout à fait dans la ligne de ses orientations en matière de recherche : ne pas découper des problèmes étroitement liés. Syndicalement, il s'agissait de la vie des chercheurs et celle de la recherche, et professionnellement, de la part respective de l'investissement dans une carrière professionnelle et dans une vie familiale. De fait, après sa thèse en 1974, Charles a mis en œuvre un même type de relation dans son travail de chercheur, en liant étroitement questions "théoriques" de recherche, et réponses à des demandes sociales, en commençant par une recherche demandée par la CGT sur les conditions de travail des opératrices téléphoniques. Cette discussion a été reprise beaucoup plus tard par Gadbois et Leplat (2005) avec un article théorique bienvenu : « *Connaissance et interventions* ». (*Activités*, 1(1), 6–22).

Charles Gadbois s'est inscrit dans la ligne de Jacques Leplat, défendant dès le début une position interdisciplinaire – sans cette formulation – selon laquelle l'analyse du travail, en

réponse à des problèmes rencontrés par l'entreprise, peut conduire à des solutions qui peuvent être aussi bien de gestion du personnel, de formation, de psychosociologie des organisations que d'ergonomie. Je voudrais souligner d'ailleurs que la place de la formation, défendue dans cette optique, n'était initialement que très peu partagée dans le champ de l'ergonomie, même si les efforts de chercheurs comme Catherine Teiger (dans le laboratoire de Wisner) ont maintenant porté leurs fruits.

Janine Rogalski, DR CNRS honoraire, associée au GRESHTO (CRTD).